

**LE POINT DE VUE DE
GRACIELA CHICHILNISKY**

Le paradoxe des marchés verts

La crise financière mondiale a relancé le débat sur la pertinence des marchés, dont les soubresauts ont rarement été aussi graves. Beaucoup pensent que les marchés mondiaux ont aussi produit la crise environnementale. Dans une large mesure, ils ont raison. Pour la première fois de notre histoire, nous dominons la planète et, à travers la mondialisation, nous consommons dans des proportions qui altèrent son climat, ses ressources en eau et sa composition biologique.

Les pays industrialisés font un usage vorace des ressources qu'ils importent à bas prix depuis les nations en développement, ce qui amplifie les inégalités entre le Nord et le Sud. Nombreux sont ceux qui pensent que les prix de marché véhiculent de mauvaises valeurs ou, du moins, pas les bonnes. Les biologistes voient la perte de biodiversité causée par l'industrialisation des soixante dernières années comme une des quatre ou cinq plus grandes vagues d'extinction, 1.000 fois plus importante que l'érosion naturelle, selon les enregistrements fossiles dont nous disposons. Un quart des mammifères ont disparu ; c'étaient nos cousins dans l'évolution, qui laissent un message silencieux pour notre propre espèce.

« Les économistes connaissent le prix de toute chose mais la valeur de rien », disait Oscar Wilde. Avait-il raison ? Est-ce que le règne des marchés touche à sa fin ?

Oui et non. Il est vrai que les prix de marché ne reflètent pas les valeurs humaines. Le pétrole, bon marché, utilisé depuis la Seconde Guerre mondiale a émis assez de dioxyde de carbone pour altérer le climat avec des conséquences catastrophiques. Nous réalisons maintenant que les faibles prix des ressources, forêts, eaux, animaux ne représentent pas leur vraie valeur. Alors nous avons créé en 1997 le marché du carbone du protocole de Kyoto, un marché d'un nouveau type.

Kyoto fut le premier accord global pour limiter les émissions de gaz carbonique ; ses transactions cumulées représentent déjà 80 milliards de dollars et on s'attend à ce qu'il devienne le plus important marché de marchandises au monde. Il s'y échange des droits pour l'utilisation des biens communs globaux comme l'atmosphère de la planète et son signal de marché – le prix des émissions – réduit déjà la production et la consommation de l'énergie sur les marchés mondiaux.

Certains d'entre nous qui étai-

ent impliqués dans le processus de Kyoto et la création du marché du carbone développent des mécanismes similaires pour d'autres biens communs globaux, la biodiversité et l'usage de l'eau. Pourtant cela ne signifie pas que les marchés sont la panacée, ni même qu'ils puissent toujours être une solution. Cela veut dire qu'ils peuvent être un bon moyen au service d'une fin – envoyer les signaux qui changent notre comportement économique. Mais les valeurs elles-mêmes sont ailleurs. Dans le cas des marchés concernant la biodiversité, nous avons besoin d'établir des priorités dans la préservation des espèces. Nous faisons déjà de tels choix. Des choix impossibles, pourraient objecter certains. Et ce sont les valeurs qui doivent nous guider, pas les marchés.

Mais le problème reste entier parce que le futur est, par sa nature mathématique, ambigu et incertain. Une ambiguïté fondamentale émerge inévitablement aux frontières de la rigueur mathématique et de l'analyse économique du futur. Mes travaux l'identifient avec

« Aucune machine, aucun algorithme, ne pourra jamais être construit pour remplacer les valeurs et les décisions humaines. »

l'ambiguïté mathématique de Kurt Gödel. Elle dit que nous pouvons utiliser les marchés pour définir la valeur – comme Gérard Debreu l'avait lui-même établi avec retentissement – à la suite d'Adam Smith. Mais elle dit aussi que nous ne pouvons pas toujours « construire » la solution de marché. La réponse est ambiguë.

Il existe des solutions, mais elles ne peuvent être construites. Cette indécision est troublante. Pourtant nous devons l'embrasser. Elle signifie qu'aucune machine, aucun algorithme, ne pourra jamais être construit pour remplacer les valeurs et les décisions humaines. La liberté de l'être humain dans la profonde ambiguïté entre les prix de marchés et les valeurs humaines, dans l'espace logique entre l'énoncé d'Oscar Wilde et les mathématiques de Kurt Gödel, se tient là.

Graciela Chichilnisky, professeur à Columbia University, est à l'origine du marché du carbone inscrit dans le protocole de Kyoto.